



Queen D.

Révélee aux côtés d'Oulaya Amamra dans le premier film d'Houda Benyamina, *Divines* (2016), Déborah Lukumuena détonne et impulse son propre tempo. Ce printemps, elle est à l'affiche de deux films : *Entre les vagues* d'Anais Volpé et *Robuste* de Constance Meyer. Promenade-souvenirs aux côtés de l'enfant prodige d'Épinay-sous-Sénart.

PAR MAÏLE DIALLO
PHOTOS : MATHIEU ZAZZO (POUR SOFILM)

Il pleut dru sur la Nationale 6, et tout ce que l'on entrevoit de part et d'autre, ce sont des champs aux teintes délavées. Un œil inquiet sur le GPS, l'autre sur le paysage qui commence enfin à se dessiner, comme un portail interdimensionnel : des barres d'immeubles obstruent l'horizon. Persistent encore quelques éléments d'une ville à la frontière entre la banlieue péri-urbaine et la rase campagne. Aux confins de l'Essonne, voilà donc Épinay-sous-Sénart, petite ville qui héberge encore 12 000 et quelque habitants, les « Spinoliens ». Dans le quartier où a grandi Déborah Lukumuena, s'alignent des enfilades de résidences de classe moyenne et quelques commerces de proximité. Des gamins jouent au ballon entre les voitures, en bas d'un immeuble qui aurait besoin d'un coup de peinture. C'est ici, au quatrième étage, chez sa mère, dans un appartement modeste mais chaleureux, que Déborah accueille. C'est d'abord sa taille qui saisit : un bon mètre 80, surmonté d'un sourire franc qui met tout de suite à l'aise. En jean et tee-shirt, ses cheveux coiffés en nattes collées, elle est entre les mains de sa maquilleuse qui vient d'arriver. Le genre de détails qui rappelle son statut de comédienne césarisée en pleine ascension. Dans le salon, les invités peuvent patienter, enfoncés dans de gros canapés en cuir. Les murs sont

chargés de photos de famille : Déborah bébé, Déborah enfant, Déborah ado... aux côtés de ses quatre frères et sœurs. Après le divorce de ses parents, son père disparaît du tableau et c'est cette mère « *extrêmement forte* », d'origine congolaise, qui élève les cinq gamins toute seule. Avec toutes les batailles et les disputes qui vont avec : « *Ma mère nous a vite fait comprendre notre situation difficile*, lâche-t-elle pudiquement. *Il n'y avait pas trop de place pour les émotions, donc il a fallu grandir vite.* » Barbara, sa petite sœur, confirme : « *On n'a pas eu une vie facile, c'est sûr, il y a beaucoup d'histoires de famille, mais on a aussi toujours beaucoup ri ensemble.* » Comme si elles se préparaient pour une grosse teuf en écoutant du Drake, les deux frangines débattent sans fin : quelle perruque Déborah devrait-elle porter ? Quelle fringue rendra le mieux sur les photos ?

Une fois prête, la jeune femme toute simple qui a ouvert la porte s'est transformée. Maquillage parfait, pull Lacoste à rayures et baskets immaculées... Débo, la petite Spinolienne, s'est métamorphosée en Déborah Lukumuena, la comédienne. Dehors, elle ne tarit pas d'anecdotes sur sa ville et passe tout en revue : le stade municipal où elle traînait ado, la boulangerie où elle achetait des bonbons... Jusqu'à la Maison des arts et de la culture, une grande bâtisse ultra moderne, toute

en bois et métal, qui détonne dans le quartier. « Avant c'était un terrain vague, note-t-elle. On venait y jouer quand j'étais petite... » Déborah a passé ce qu'on a coutume d'appeler « une jeunesse au grand air », faite de balades à vélo sur les collines alentour, de cabanes improvisées derrière les tours et de visites à la bibliothèque Jules Verne quand il faisait moche. Les mercredis après-midi, elle file aussi à la piscine ou sur les courts de tennis. Objectif : canaliser cette « sur-énergie ». Encore aujourd'hui elle ne tient pas en place, danse en bas des immeubles, chante, s'amuse à imiter son voisin et son énorme berger allemand... Dans la MAC, une vieille dame fait irruption dans la salle : la directrice de son école primaire. Tout sourire, elle se souvient de Déborah comme d'une enfant « adorable ». Pourtant, sur ses bulletins, on lui reproche régulièrement de « trop répondre aux attaques ». Une forte tête qui ne cherche jamais les problèmes mais n'aime pas qu'on la cherche. Mais c'est finalement sa passion pour les belles phrases qui la mène jusqu'à une licence de lettres, avec l'ambition encore un peu vague de devenir prof de littérature.

JONATHAN RHYS-MEYER POUR UNE VIE MEILLEURE

C'est dans un de ces moments de creux qui poussent à prendre de grandes décisions sur un coup de tête que la vie de Déborah prend un virage décisif. À l'époque, la jeune étudiante a changé de fac. Elle perd complètement ses repères, n'a plus d'amis, s'ennuie et se réfugie sur Netflix. Même les livres ne l'intéressent plus. Mais un soir, dans son lit, elle plonge dans *Les Tudors*, la série Showtime portée par l'Irlandais Jonathan Rhys-Meyer. Quelque chose se produit : elle tombe amoureuse. Pas de lui, comme une jeune fille se pâmerait pour le bellâtre du moment, mais de son jeu : « Il était tellement magnétique... » Ce n'est pas comme si elle se retrouvait dans son personnage d'Henri VIII d'Angleterre ; non, c'est bien sa performance de comédien qui la saisit. Alors, ni une ni deux, elle se met en quête de cours de théâtre près de chez elle. Et pour commencer, faire un peu de figuration pourrait l'aider à se familiariser avec le monde du cinéma. Elle parcourt les petites annonces et tombe sur celle qui changera sa vie : la

directrice de casting l'appelle pour lui faire passer des essais... pour le second rôle. Déborah sait qu'elle n'a aucun bagage à faire valoir mais ça ne se refuse pas. Pour autant, impossible d'en parler à sa mère très angoissée par l'avenir de ses enfants. Tout au long des neuf mois de casting, elle lui cache tout : « J'ai usé de mille et une ruses, de mille et un mensonges pour ne pas lui dire, pas par peur mais pour ne pas éveiller des espoirs sans être sûre de l'issue. Je disais que j'allais chez des amis, que je révisais... » Au bout d'une longue année pleine de doutes, elle finit par obtenir le rôle. La réalisatrice s'appelle Houda Benyamina, et son film, *Divines*. Fini les petits mensonges : « Je lui ai dit : "Maman, je mets en pause mes études pour faire un film et c'est comme ça que ça va se passer." »

Sur le tournage, la comédienne et la réalisatrice, toutes deux dotées d'un tempérament explosif, vont régulièrement au clash. « C'est quelqu'un

« APRÈS DIVINES, ON M'A PROPOSÉ DES RÔLES TRÈS CLICHÉS, J'AI TOUT REFUSÉ. ET POURTANT, MOI J'ASSUME QUE JE VIENS DE BANLIEUE, C'EST VISCÉRAL. »

d'assez autoritaire et j'avais tendance à pas mal résister, à vouloir faire la scène comme je voulais. Mais j'ai fini par lui faire confiance... » Aujourd'hui, on lui parle encore de la scène de fin de *Divines*. Attention spoilers : Maimouna, son personnage, meurt tragiquement coincée dans une cave en feu. « J'avais peur des flammes ! C'est le technicien de la pyrotechnie qui m'a mise en confiance. Les émotions sont réelles, je réalisais que ça allait me marquer à vie. » Rapidement, vient le temps de la présentation du film à Cannes, en 2016, à la Quinzaine des réalisateurs. Elle n'a alors aucune idée du raz-de-marée qui l'attend. « J'ai un mot, c'est "fiévreux", synthétise-t-elle en s'esclaffant. Comme des schlags, on était venus en avance et on avait loué une maison pour profiter. La première semaine, on n'était personne, donc on mangeait des glaces, on s'habillait

n'importe comment... » L'insouciance est de courte durée. « On est venues dans la salle à la fin de la première projection sans avoir vu le film, et les gens étaient debout, ils pleuraient... On se disait : "Mais qu'est-ce qu'ils ont vu ?" » Ce n'est que le soir même qu'elle découvrira *Divines*. Alors, elle comprend. Si le film repart de la Croisette avec la Caméra d'or (remise au meilleur premier long métrage) et un buzz médiatique pas commun, sa consécration personnelle n'arrive que plus tard, aux Césars. Elle se retrouve dans la salle, tout endimanchée aux côtés de son frère, tandis que sa mère et sa sœur suivent la soirée postées devant leur télé. « Je me souviens que j'étais très mal habillée », peste-t-elle. Le reste, à commencer par la statuette de la meilleure actrice dans un second rôle, est un peu flou. Sa mère, elle, pousse des cris de joie dans son salon. « On a crié tellement fort, on aurait cru que c'était la Coupe du monde ! » se souvient Barbara, sa sœur. De fait, c'est la première fois que le cinéma français s'invite à Épinay-

sous-Sénart. Malgré cette consécration express, la comédienne a du mal à considérer que sa carrière est lancée. Alors, avec sa partenaire de *Divines*, Oulaya Amamra, elle s'inscrit au Conservatoire national d'art dramatique. Un retour aux chères études qui n'avait pourtant rien d'évident : « Ils n'ont pas l'habitude de recevoir des comédiens déjà récompensés. Et c'est ce que plusieurs élèves réelles nous ont fait sentir aussi. Pour eux, tu voles un spot, t'es là parce que t'es récompensée. » Qu'importe, Déborah est décidée à faire ses classes, à combler ses lacunes et à régler quelques petits soucis de diction : « Je marmonnais, on ne comprenait rien de ce que je disais. » Là-bas, elle renoue aussi avec sa première passion : la lecture. « J'ai découvert Tchekhov, joué dans *Phèdre*... Plein de rôles que je ne pensais pas atteindre. » La machine est



lancée. Son expérience au Conservatoire la rend plus sélective, elle trouve son style et commence à savoir ce qu'elle veut jouer et surtout ce dont elle ne veut pas. « Après *Divines*, on m'a proposé des rôles très clichés, j'ai tout refusé. Et pourtant, moi j'assume que je viens de

banlieue, c'est viscéral. Ça me construit et je pense que ça influe sur ma manière de jouer. » Le cinéma français ne lui tourne pas le dos pour autant, au contraire : « Maintenant, c'est forcément des rôles écrits pour moi. Ce qui est bien, c'est que ça fait le tri. »

HORS CATÉGORIE

Un rôle écrit pour elle, c'est ce qu'a fait Constance Meyer, réalisatrice de *Robuste*. Même le titre du film lui convient parfaitement. « C'est une femme à la fois très juvénile, très posée, mûre pour son âge et en même temps elle a un côté viril, imposant », décrypte-t-elle. Pour Déborah, ce style singulier lui viendrait au moins en partie de ses origines congolaises : « Je sais que ma manière de parler est influencée par ce que j'entends à la maison. C'est un autre flow, une autre sensation, même le rapport que tu as à ton corps, à la musique... Au Congo, ça passe beaucoup par le bassin, les fesses. Je pense que ça a une répercussion sur la manière de me tenir, de jouer aussi. » Pour ce rôle de jeune lutteuse chargée de la sécurité d'un acteur célèbre, elle se donne à fond. « J'avais très peur que des férus de lutte me tombent dessus. Mais on a bossé avec un super coach, "coach Didier". Il m'a vue arriver, il s'est dit que je n'étais peut-être pas dégourdie sur mes jambes, car les gens gros ne le sont pas toujours, et finalement si ! En fait, je sais me bouger. » Si elle a toujours été sportive et assume parfaitement son corps, la jeune comédienne se heurte à d'autres types de difficultés : « Ma catégorie en lutte n'existe pas donc j'étais bien emmerdée. Il a dû me faire combattre avec des filles plus légères que moi mais quand même costaudes dans leur catégorie. Dans le film, on en voit d'ailleurs une qui me retourne comme un sachet de chips. » Déborah Lukumuena en a conscience : sa présence au sein de l'industrie, en tant que femme noire et grosse, est inévitablement politique. Pour autant, elle refuse de jouer les portés-drapeaux et repousse d'ores et déjà les frontières de l'Hexagone, direction le Royaume-Uni : « J'ai tourné cet été dans un film anglais d'Adoura Anashile, *Girl*, qui m'a donné des envies d'international... » Celle qui se démarque par sa stature et son éloquence se verrait bien jouer « une monarque ou une comtesse », comme dans *Les Chroniques de Bridgerton* : « Ils ont mis des Noirs à la cour, alors pourquoi pas ! » En tout cas, à Épinay-sous-Sénart, Déborah est une reine. À la Maison des arts et de la culture, au bout du couloir, on peut se laisser guider vers le studio « Déborah Lukumuena ». Et si la jeune Spinolienne faisait déjà partie des murs du cinéma français ? •